

## QUATRIÈME PARTIE

---

# ANNALES

---

### CHAPITRE PREMIER

---

#### Malincourt — Picardie

---

Avant de raconter par le détail, les faits intéressants qui se sont déroulés dans notre pays, au cours des âges, il n'est pas inutile de rappeler à quel territoire et sous quelles dominations successives passa Malincourt.

*Au point de vue civil*, notre village faisait partie de l'ancienne Picardie, capitale Amiens, qui comprenait le Vermandois, l'Amiénois, le Valois, le Santerre, le Ponthieu, le Boulonnais et la Thiérarche.

Elle a formé, le département de la Somme et une partie de ceux du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de l'Oise.

*Au point de vue ecclésiastique*, nous étions de l'ancien diocèse de Cambrai qui s'étendait des sources à l'embouchure de l'Escaut et comprenait, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, sept archidiaconés : Cambrai, Valenciennes, Hainaut, Anvers, Artois et Ostrevent.

Quant à la question domination, disons qu'à l'origine,

c'est-à-dire, sous Vercingétorix et César — 52 ans avant Jésus-Christ — nos ancêtres Malincourtois faisaient partie de la Gaule-Belgique.

La Gaule d'alors était limitée, au Nord, par la Mer du Nord, à l'Ouest, par la Manche et l'Océan Atlantique, au Sud, par les Pyrénées et la Méditerranée, à l'Est, par les Alpes et le Rhin.

La Gaule était donc bornée en tous sens par des frontières naturelles, mers, fleuves ou montagnes. Elle était plus grande que la France d'aujourd'hui : elle comprenait en plus la Belgique, le Luxembourg et une partie de la Hollande, de l'Allemagne et de la Suisse.

C'est en l'an 57 avant Jésus-Christ que fut conquise par César la Gaule-Belgique.

Pour garantir leur indépendance contre les Romains victorieux des Suèdes (population de la Germanie), les cités Belges formèrent une coalition dans laquelle entrèrent les Suessions, les Bellovaques (Beauvoisis), les Ambiens (Amiens) et les Nerviens (vallée de l'Escaut, Cambrai), au total 290.000 hommes.

Ces derniers résistèrent très longtemps, mais, finalement, toute la Belgique fut conquise et la portion de territoire que devait couvrir Malincourt, soumise à César.

Quelques années plus tard — 51 ans avant Jésus-Christ — César acheva la pacification de toute la Gaule qui devint « Gaule Chevelue » ou « Gaule Romaine ». Elle fut divisée en quatre provinces : 1° la Narbonnaise, capitale Narbonne ; 2° l'Aquitaine, capitale Bordeaux ; 3° la Lyonnaise, capitale Lyon ; 4° la Belgique, capitale Trèves.

Malincourt fit partie de la Gaule Romaine, province de Belgique qui était, non pas une province sénatoriale dont le gouverneur, nommé par le Sénat et dépourvu de toute autorité militaire n'avait que des fonctions civiles, mais province impériale, son gouverneur relevant directement de l'empereur et ayant plein pouvoir civil et militaire.

Avant Clovis, Clodion (428-448) saisit toute la région d'entre la Meuse, la Sambre, l'Escaut et la Somme, c'est-à-dire ce qu'on a appelé la Cité Charbonnière allant depuis Mons jusqu'au Vermandois. Notre territoire était donc en

bordure de cette cité par les bois de Walincourt, Prémont, Bohain, Busigny, Mennevret, Arrouaise, Le Nouvion, La Fagne, pour descendre jusqu'à Mézières.

*Sous les Mérovingiens (481-752)*, quand Clovis arriva au pouvoir, plusieurs peuples indépendants se trouvaient établis en Gaule. Les Wisigoths, du Midi jusqu'à la Loire. Les Burgondes, entre les Alpes et le Rhône. Les Cités Armoricaïnes, entre la Seine et la Loire. Les Gallo-Romains, entre la Seine, la Somme, l'Aisne et la Marne. Enfin les Francs occupaient le Nord de la Gaule qui comprenait : les Ripuaires, entre Meuse et Rhin ; les Saliens, entre Meuse et l'Océan ; le Royaume de Clovis, capitale Tournai ; la Théroüanne, entre la Lys et la Mer ; Cambrai avec Ragnacaire.

Clovis soumit tous ces états les uns après les autres. Ragnacaire, roi de Cambrai et de l'Artois, fut le dernier à reconnaître la suprématie de Clovis.

Le roi des Francs ayant marché contre Ragnacaire, celui-ci prit la fuite, mais, saisi par ses propres soldats, il fut amené, les mains enchaînées devant Clovis : « Pourquoi, » lui dit-il, as-tu déshonoré notre race en te laissant enchaîner ? il valait mieux mourir », et il lui fendit la tête d'un coup de hache.

L'œuvre de Clovis est d'avoir conquis la plus grande partie de la Gaule et d'avoir fondé la Monarchie Française.

A sa mort — 511 — ses quatre fils se partagèrent les Etats de leur père, comme s'il se fut agi d'un simple héritage : Thierry, eut entre la Meuse et le Rhin, c'est-à-dire l'Austrasie. En Neustrie, Clodomir eut le royaume d'Orléans ; Childebert, Paris ; Clotaire, Soissons, ainsi que le territoire qui s'étendait de la Somme à la Meuse ; Malincourt en était.

A la mort de Clotaire — 561 — nous eûmes pour roi Chilpéric marié à Frédégonde. Ne dit-on pas que cette dernière aurait séjourné au château d'Haucourt ; qu'elle avait pour amant, Landry qui, de Cambrai venait chasser au bois de Walincourt, et que, de connivence avec ce Landry,

premier seigneur de Malincourt, Frédégonde aurait fait assassiner son mari, le roi Chilpéric ?

En 613, notre roi était Clotaire II, qui donna de grands biens aux moines de Saint-Médard, appelés ensuite chanoines de Saint-Géry.

En 628, Dagobert.

Enfin, en 638, Clovis II, et les rois fainéants. Parmi eux, Chilpéric II — 716-720 — fut battu par Charles Martel, l'an 717, au Mont Revelon, jadis surnommé Belgemont, aujourd'hui Rue des Vignes à 6 kilomètres de Malincourt.

Le plus grand des *Carolingiens* — 752-987 — fut Charlemagne.

En l'an 806, voulant prévenir les dissensions que la division de ses états pourrait occasionner après sa mort, il en fit lui-même le partage entre ses trois fils : à Pépin, il donna le royaume d'Italie, ou mieux de Lombardie ; à Louis, le royaume d'Aquitaine, et à l'aîné, Charles le Chauve, le royaume de France qui comprenait la Neustrie, restreinte entre Seine et Loire ; l'Austrasie réduite aux provinces d'outre-Rhin. Entre ces deux provinces, la France moyenne entre Rhin, Moselle et Seine ; et donc Malincourt.

A remarquer que le fameux Rénier qui, selon certains auteurs, aurait donné son sobriquet pour nom à notre village, est de l'époque Carolingienne ; il vivait sous Lothaire II et Charles le Chauve. Pendant le règne de ce dernier, et, plusieurs fois ensuite, les Normands mirent à feu et à sang Picardie et Cambrésis.

A la fin du règne des Carolingiens la France comprenait le territoire situé entre l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône, les Pyrénées et l'Océan, en outre le duché de Barcelone.

A l'arrivée des *Capétiens* — 987-1328 — au moment où Hugues Capet monta sur le trône, ce royaume fut morcelé en sept grands fiefs ou sept grandes seigneuries. Parmi eux le Comté de Flandre d'où dépendirent les Comtés d'Arras, de Boulogne et de Ponthieu, et nous savons qu'avec la féodalité, le comte administrait en son nom propre la portion du royaume qu'il possédait en fief.

A cette époque nous étions Flamands, et Flamands-

Picards. D'ailleurs le lion qui se trouve dans les armoiries de Malincourt est bien fait pour nous le rappeler.

Ainsi en sera-t-il jusqu'au 28 Avril 1180, date du mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Hainaut, qui lui apportait en dot la partie occidentale du comté de Flandre, c'est-à-dire la future province d'Artois dont son oncle maternel, Philippe d'Alsace, se réserva toutefois la possession viagère.

A la mort d'Elisabeth de Vermandois, épouse de Philippe de Flandre, Philippe-Auguste, au nom de sa femme qui était l'héritière de la comtesse morte sans enfant, réclama le Vermandois, le Valois et le comté d'Amiens. Le comté de Valois et une partie du Vermandois formaient alors ce qu'on appelait le comté de Saint-Quentin.

Ceci nous aide à saisir le sens des titres et sous-titres de nos vieux registres. Nous y lisons :

« DE PAR LE ROY »

il s'agit du roi de France, auquel nous sommes soumis.

« GÉNÉRALITÉ D'AMIENS ».

Malincourt est de Picardie ancienne qui a Amiens comme capitale (nous dirions aujourd'hui comme chef-lieu de département).

« ELECTION DE SAINT-QUENTIN ».

Notre arrondissement, notre comté est le Vermandois qui a pour chef-lieu Saint-Quentin.

Seconde constatation très importante et très intéressante : Philippe-Auguste obtint notre pays le Vermandois, non par conquête, mais « par héritage » de sa femme, Isabelle de Hainaut et, de ce fait, nous sommes de France, non pas en tant que terre nationale, mais en tant que bien héréditaire et patrimonial de la couronne de France.

Ces biens furent attribués aux Cadets de la lignée royale : comtes de Bourgogne, de Boulogne, d'Artois, d'Anjou, du Vermandois, qui prirent les surnoms de Hardi, de Fier, d'Infidèle, de Grand, de Chasseur. Les Sohiers, seigneurs de Déhéries, étaient des descendants des comtes de Vermandois.

Les terres que possédaient ces cadets, jouissaient d'une sorte d'inaliénabilité, en ce sens que, s'ils étaient conquis par un prince étranger, ils pouvaient être rachetés. Ce pouvoir de rachat est nettement mentionné dans chaque traité.

Aux Capétiens succédèrent les Valois — 1328-1589 —. Parmi eux se trouvait Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fils du roi Jean le Bon, qui lui donna la Bourgogne pour récompense de sa conduite héroïque à la bataille de Poitiers.

Ce geste était une inconséquence. Les rois capétiens, en effet, avaient détruit l'ancienne féodalité, et les Valois en reconstituaient une autre en donnant à leurs fils des apanages ou parties du domaine royal.

Cette maison de Bourgogne ne chercha qu'à accroître sa puissance au détriment du roi de France. Elle possédait l'Artois et la Picardie.

En 1432, les Anglais, maîtres de la Guyenne, au sud de la Loire, l'étaient aussi de tout le Nord, par leur alliance avec le duc de Bourgogne.

Pour détacher Philippe le Bon, duc de Bourgogne, de cette alliance anglaise, Charles VII lui céda diverses villes et nous dûmes rendre foi et hommage à la maison de Bourgogne. C'est le traité d'Arras — 1435 — qui réconcilia Charles VII et Philippe le Bon.

Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, tué au siège de Nancy en 1477, reçut la Bourgogne et la Picardie.

A cette époque Malincourt devint définitivement français.

---

## CHAPITRE SECOND

---

### Depuis l'origine jusqu'à la Révolution

---

Malincourt entre dans l'histoire, au XI<sup>e</sup> siècle, avec Rénier de Walincourt qui aurait donné son sobriquet pour nom à notre village. Ce Rénier, impie et méchant, fomenta plus qu'aucun autre les mauvaises pratiques commencées contre l'évêque Gérard, successeur d'Herluin, par Watier, châtelain de Cambrai. Aussi, comme ce dernier, fut-il excommunié en 995 par le pape Grégoire.

Devant pareille sentence, force lui fut de rendre les biens usurpés à l'évêque, de lui prêter serment de fidélité, et, comme gage de la fidélité jurée, de donner seize ôtages.

La Légende rapporte que ce Rénier, dont la mère par ses méchancetés avait été emportée visiblement par le diable, avait un temple consacré à un petit démon appelé Truandre. Le démon, à qui il obéissait comme à son dieu, lui persuadait de troubler sans cesse le repos de l'évêque de Cambrai, de ravir le bien des églises et de châtier rigoureusement ceux qui s'opposaient à ses desseins. Plusieurs moines et ecclésiastiques furent fouettés si vigoureusement par ce Truandre qu'ils furent obligés de céder à la violence du tyran. De plus, ce seigneur, avait un grand nombre d'autres petits démons qui, semblables aux grenouilles, s'enflaient comme des taureaux, et ne songeaient qu'à contenter l'ambition exagérée de leur seigneur. Celui-ci, qui portait déjà un enfer dans sa propre conscience, vint à mourir subitement. L'évêque le fit transporter hors de la ville sur le champ le plus voisin du gibet. Son corps ne fut pas plutôt mis au tombeau que la terre d'alentour commença à prendre feu, et, les pluies survenues l'espace de trois ans, ne furent pas capables de

l'éteindre, car mille petits démons travaillaient sans cesse à y jeter de l'huile et de la poix pour nourrir ce feu dont l'approche était gardée par un dragon. Le bon évêque, touché de compassion, persuada à un vassal du défunt de faire pénitence pour lui, et le champ reprit sa première verdure.

— La mauvaise réputation de Rénier s'effaça devant la vaillance de ses successeurs qui s'illustrèrent au cours des croisades. Mathieu, dit de Prémont et fils de Bauduin, seigneur de Malincourt, prit une première fois la croix sous Philippe-Auguste, en 1200 — et, deux ans plus tard, il partit de nouveau en terre sainte avec un certain nombre de grands vassaux : parmi eux, Thibaut III de Champagne — Simon de Montfort — et Boniface de Montferrat qui fut mis à la tête de 80.000 hommes. Cette expédition, qui reçut le nom de « Croisade des Seigneurs », aboutit à la prise de Constantinople ou s'illustra le seigneur Mathieu... On forma, dans la suite, l'empire latin de Constantinople, toujours menacé par les Grecs et les Bulgares, leurs alliés. C'est dans un combat livré contre eux à Andrinople que fut tué Mathieu.

— Tandis que les seigneurs guerroyaient en pays lointain ; leurs sujets avaient à lutter contre les plus terribles calamités : — la famine et la peste.

En l'an 1006, il y eut une peste si prodigieuse que fort peu en réchappèrent, parce que la famine en avait moissonné auparavant une bonne partie. — Géléc spécifie que Cambrai perdit à lui seul, 18.000 habitants. — Un feu sacré, accompagné d'une nouvelle peste, emporta, l'an 1008, 9.000 personnes à Cambrai. Ces mêmes maux firent de tels ravages en 1036 et en 1047, que l'on ne trouvait presque plus de vivants pour enterrer les morts, et les églises ainsi que les cimetières ne pouvaient suffire à la sépulture des défunts.

Meyer, Géléc et Buzelin notent qu'en 1315 et en 1316, il y eut une peste qui désola toute la nature et qui ne laissa sur la terre que la troisième partie du monde qu'elle y avait trouvée — 15.000 Cambrésiens périrent à cette époque.

La guerre, qui débuta peu après, et appelée : Guerre de Cent ans (1337-1453), ne fut que la suite de celle soutenue par les Plantagenets contre les Rois de France, au siècle

précédent. La rivalité entre la France et l'Angleterre devait forcément exister tant que les rois d'Angleterre possédaient quelques-unes des plus belles et des plus riches provinces de France : — ils avaient perdu la Normandie, mais ils tenaient encore la Guyenne.

— Quand en 1339, le roi d'Angleterre Edouard III vint mettre le siège devant Cambrai avec une armée de 120.000 hommes, des détachements d'Anglais et d'Allemands, ravagèrent, en Septembre les environs de Crèvecœur. Outre la destruction des récoltes qui venaient d'être rentrées, il n'est sorte de cruautés que ses soldats n'aient exercées à Esne, à Villers — à Malincourt et dans tous nos villages. — Suivant une chronique du temps, pour se venger d'avoir échoué devant Cambrai : « ils enforchoient femme gisant » d'enfants, femmes mariées et bonnes filles, et aux gesnes » enfants copoient à l'ung un pied, à l'autre un poing, à » l'autre les oreilles, aux autres le nez, et à alcuns crevoient » les yeux et disoient : Ché pour che qu'il vous souviene » que le Roi d'Angleterre et les Anglois ont été en Cam- » brésis » — Edouard écrivait lui-même à l'archevêque de Cantorbéry : « Nos gens détruisent communément en large » douze ou quatorze lieues de pays, et tout le pays est moult » nettement vidé de blés, de bétail et d'autres biens ».

Le roi d'Angleterre s'en alla enfin, mais en laissant, au château de Thun-l'évêque, une garnison qui continua ses ravages jusqu'à l'année suivante, où le roi de France envoya le duc de Normandie assiéger cette remarquable forteresse. On y jetait, au moyen de catapultes, non plus des pierres, mais des quartiers de chevaux en putréfaction, dont la puanteur, jointe à des chaleurs tropicales, déchaîna la peste sur la contrée. Elle sévit avec tant de violence qu'il n'y eut ni ville, ni bourgade, ni même de famille qui n'en fut frappée. Un tiers de la population succomba alors. Les chroniques du temps disent que cette peste tua plus de monde que toutes les croisades ensemble.

— Dans les combats de l'époque, les seigneurs de Malincourt firent de brillantes armes. Quand à Crécy, l'armée d'Edouard III engagea la lutte avec l'armée française, elle trouva devant elle des troupes composées d'archers conduits

par des seigneurs plus courageux que disciplinés : — Parmi eux avait pris rang Jean de Werchin, seigneur de Malincourt qui se montra, dit Froissart « bons chevaliers et hardis ».

En 1382 à la bataille de Rosebecque, livrée par l'armée française aux bourgeois flamands, s'illustra Jacques de Werchin, qui, selon les chroniqueurs, « moult aimoit les armes, et eust fait sans faulte de luy ; vaillant homme, si il eust longement vesqui, mais il morut josne ». Son fils, Jean de Werchin, était, lui aussi, moult vaillant homme, et très renommé en armes. Exécutant, en 1402, son célèbre pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, il y fit des armes avec succès en sept endroits différents.

Au retour de son lointain voyage, vers la fin de l'été de 1415, Henri V crut pouvoir profiter de la lutte des Armagnacs et des Bourguignons pour reconquérir les provinces perdues par ses prédécesseurs. Il débarqua à Harfleur et atteignit notre armée, dans une plaine marécageuse, près d'Azincourt. La témérité et l'imprudence des chevaliers français leur firent commettre les mêmes fautes qu'à Crécy. Jean de Werchin, voyant qu'il ne pouvait vaincre, prétendit au moins faire payer cher aux ennemis le sacrifice de sa vie ; après des prodiges de valeur, il se rua une dernière fois dans les rangs anglais entamés par son bras, et y mêla son sang à celui de l'élite de la noblesse qui succomba dans cette affreuse boucherie. Sept princes et des milliers de gentils-hommes, sans compter 10.000 soldats restèrent sur le champ de bataille.

— La dernière période de la guerre de Cent ans est remarquable par les hauts faits de Jeanne d'Arc, providentielle libératrice de la France. Elle avait délivré Orléans, vaincu Talbot à Patay, et fait sacrer le roi à Reims. Son dessein était alors de marcher sur Paris, capitale du royaume et centre des opérations anglaises — mais le roi, mal conseillé, retarda l'attaque qui échoua.

Incapable de supporter l'inaction, et, apprenant que les troupes du duc de Bourgogne attaquaient Compiègne, Jeanne s'échappa de la cour et vint s'enfermer dans la ville assiégée. Le 24 mai, elle tenta, avec 500 hommes, une sortie qui ne réussit pas. Restée en arrière pour protéger la retraite

avec sa bravoure habituelle, elle trouva le pont déjà levé quand elle voulut rentrer dans la ville. Elle n'en continua pas moins à combattre, encore que les ennemis, qui s'acharnaient après elle, lui criassent de se rendre. Enfin, un archer picard, l'ayant tirée violemment, la fit tomber de cheval et, Lyonnel de Vandonne, chevalier flamand au service du Bourignon Jean de Luxembourg, lui arracha son épée et l'emmena de force.

Enfermée d'abord au château de Beaulieu, à deux lieues de Compiègne, elle continua sa captivité, aux confins de Malincourt, dans le château de Beaufort, résidence ordinaire de Jean de Luxembourg. Jeanne y rencontra Jeanne de Béthune, femme de Jean de Luxembourg, et la comtesse de Luxembourg-Ligny, toutes deux apparentées à Yolente de Luxembourg, épouse de Nicolas de Werchin-Barbançon, seigneur de Malincourt.

— 1431. — Jeanne était morte et la paix ne régnait pas au doux pays de France. — En 1434, les Armagnacs vinrent des bords de la Somme jusqu'à Haspres dont ils détruisirent les habitations. Après quoi « ils pillèrent et robèrent tout ce » qu'ils pouvoient trouver là et ailleurs, ardèrent une partie » d'Iwir, composèrent Avesnes-les-Secques, s'en rallèrent » par le Mont Saint-Martin au pays de Laon, et firent moult » grant playe au pays, ardèrent plusieurs maisons à Clary, » à Ligny et ailleurs, et toute la ville de Beaufort et en » menèrent grant nombre de prisonniers. »

Pour pacifier Armagnacs et Bourguignons, le pape Eugène IV, s'interposa et fit réunir une conférence en 1435 à Arras. Dans le but de détacher Philippe le Bon, duc de Bourgogne, de l'alliance anglaise, Charles VII lui céda diverses villes parmi lesquelles Crèvecœur et Arleux (Traité d'Arras). A partir de ce traité, Walincourt et beaucoup d'autres seigneuries du Cambrésis qui relevaient de Crèvecœur et d'Arleux, durent rendre foi et hommage à la maison de Bourgogne.

Quand au début de la guerre de Cent ans, l'armée anglaise entra en Normandie, elle y trouva, dit Froissart, le pays gras et plantureux « de toutes choses, les granges

» pleines de blé, les maisons de toutes richesses : chars, » charrettes et chevaux, pourceaux, brebis, moutons et les » plus beaux bœufs du monde ». Mais à la suite de cette guerre il se forma un grand nombre de bandes indisciplinées qui, sous divers noms : (Ecorcheurs, Pastoureaux, Maillotins, Routiers, Cabochiens) désolèrent une partie de l'Europe, et ne laissèrent point indemne notre région. « En 1437, une » bande de brigands françois, appelés écorcheurs, à cause » qu'ils dépouillaient tous ceux qui tombaient entre leurs » mains, jusqu'à la chemise » s'était jetée sur ce pays et grossissoit tous les jours. Ils étoient environ 2.200 hommes de cheval ravageant tous les environs et avoient leur retraite à Haussi et Solemmes. (*Chroniques de Monstrelet*, Livre III, chap. 222).

Quelque 35 ans plus tard, en 1472, une nouvelle série d'épreuves s'abattit sur notre pays. Il fut ravagé par les armées ennemies qui pillèrent et rançonnèrent le peuple des campagnes, qui gémissait sous la tyrannie de Marafin, préposé par Louis XI à la garde du château de Selles. Ce gouverneur traitait les citoyens comme des esclaves, les nobles et les paysans comme des misérables : aussi, le redoutant à l'égal de la foudre, ils abandonnèrent leurs terres et leurs châteaux. Il fallut que les Bourguignons vinssent attaquer le Château de Selles pour délivrer la région de l'emprise si néfaste de Marafin.

En se retirant de Cambrai, les Bourguignons traversèrent toutes nos terres et portèrent le siège devant Bohain qui dut se rendre devant les forces importantes de l'ennemi.

Gélic rapporte qu'à leur départ, ces troupes portèrent l'alarme dans tout le Cambrésis, qu'elles y firent grand carnage et y prélevèrent un riche butin. Quoi d'étonnant que le blé se vendit pendant plusieurs années à un prix excessif. « En 1524, il se vendait 25 patars le mencaud, les » pois dix-huit deniers la pinte, le soille 20 patars le » mencaud, le suerion 22 patars, l'avoine 16 gros, les pois, » fèves 3 gros et lin 5 gros. On mangeoit partout le pays de » Cambrésis pain d'avoine. On était toujours en pillerie, car » les François prenoient tous les jours ce qu'ils pouvoient

» sur le pays de Cambrésis et ceux de Cambray ». (*Manusc. de Cambrai*, N° 884).

— La rivalité entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint, de 1515 à 1529, eut principalement l'Italie pour théâtre, mais le champ des opérations fut transporté aussi aux Pays-Bas et notre pays eut à souffrir du voisinage des armées belligérantes.

Rappelons-nous en effet que, du quinzième au dix-huitième siècle, Malincourt et toutes les localités voisines souffrirent tout ce que les guerres ont de plus désastreux. Esnes fut détruit en partie, — ceux qui habitaient au bout de la rue d'Outre-l'eau, vers le Bosquet-Madame, vinrent s'établir au lieu dit la Marlière, ou plutôt la Marnière. Lesdains et Montécouvez furent livrés aux flammes. Déhéries qui ne forme plus qu'une petite commune, était avant ces temps un village très important. Villers-Outréaux a changé de place et de nom spécifique; il était un peu plus éloigné de Malincourt, et s'appelait, dit-on, Villers-les-Tours; il existe entre Pienne et le Catelet, une hauteur, autrefois couronnée d'habitations, qui portait le nom de Hannoy. Le Catelet, place fortifiée, n'est plus qu'un petit bourg. Beauvevoir a perdu ce fort où les Anglais emprisonnèrent Jeanne d'Arc.

Au milieu de ces malheurs, Malincourt ne fut pas épargné. Sa position près du château de Beauvevoir, de Crèveceeur et du Catelet, souvent pris et repris par des troupes acharnées et quelquefois cruelles, l'exposa constamment aux horreurs de la guerre, de sorte que les habitants durent l'abandonner plusieurs fois, et finalement le rebâtirent à un kilomètre environ de son ancienne position. C'est ce que nous allons exposer dans les pages suivantes :

— Dès 1521, François I<sup>er</sup> établit son quartier général au Cateau. C'est là qu'il reçut la députation qui vint de Cambrai implorer sa protection pour le pays. Par contre, en 1523, les Français ne purent empêcher les Anglais et les Impérialistes de passer la Somme à Bray et de porter la terreur et les flammes jusqu'à 12 lieues près de Paris. Mais ayant su que Vendosme, envoyé par le Roy, arrivait avec 700 hommes d'armes, Anglais et Impérialistes rebroussèrent

chemin vers Cambrai et campèrent trois semaines près de chez nous, à Crèvecœur, « où ils regurent à toute heure des escornes de leurs ennemis », qui les forcèrent à déloger.

Le 18 Juillet de la même année, les Français vinrent camper à la place de leurs ennemis et après avoir démoli les châteaux de Lesdain et de Crèvecœur, ils se retirèrent en ravageant et brûlant notre village.

Ce perpétuel état de guerre réduisit le pays à la plus noire famine. « Le nombre des mendiants s'acrut de telle » sorte que c'estoit chose presque impossible de leur sub- » venir. Les nécessiteux erraient par milliers, par les bourgs » et les villages; les uns descharnez, hâves et branslans sur » leurs jambes, semblables à des fantosmes de cemetière; » les autres, ayant la peau horriblement enfiée et tendue, » avec un visage jaunastre et boursoufflé; plusieurs couchez » par terre, n'ayant plus n'y mouvement n'y voix. On vid » une chose pitoyable en Cambrésis au village de Clary. » Une pauvre femme, après avoir mangé rats, limaçons, » couleuvres et grenouilles, qu'elle avait pu trouver, fut » forcée d'étouffer son enfant dans le berceau et de se » rassasier de sa chair. » (*Le Carpentier*, p. 141)

Des pluies diluviennes, changeant les ruisseaux en torrents et le choléra morbus se mêlant aux autres fléaux, enlevèrent en peu de temps le quart de la population.

La paix de 1529, signée à Cambrai entre la France et l'Espagne, ne dura que le temps indispensable aux deux souverains pour se préparer à de nouvelles luttes qui éclatèrent peu après.

— Dès 1543, la ville de Landrecies fut vivement disputée par les deux rivaux. François I<sup>er</sup> « la battit d'une telle furie, » l'espace de 3 à 4 jours, que les Bourguignons, ne pouvant » soutenir de si furieuses attaques, furent contraints de » l'abandonner honteusement de nuit ». Le Roy, qui estoit » dans l'Abbaye de Maroilles, y fit entrer des troupes, et, » l'ayant muni de quatre batteries, lui donna toutes choses » nécessaires ».

Puis François I<sup>er</sup> se retira en France. A peine était-il parti que Charles-Quint, alors à Cambrai, vint mettre le siège devant Landrecies. L'empereur avait 16.000 chevaux,

48 pièces d'artillerie, 38.000 hommes dont 10.000 se montrèrent extrêmement barbares, égorgeant les enfants au berceau ou écorchant tout vifs les moines et les prêtres qu'ils purent arrêter.

Pour dégager et ravitailler Landrecies, François I<sup>er</sup> vint avec des forces considérables s'établir au Cateau. La veille de la Toussaint, pendant la nuit, il y eut un engagement entre les deux armées, et, de part et d'autre, les pertes furent considérables. Finalement, après trois mois de siège, ne pouvant triompher de l'intrépide résistance des bourgeois et de la garnison, et, sans cesse harcelé par les Français, Charles-Quint dut abandonner la partie. Les courtisans français, racontent les chroniqueurs, « dirent par raillerie que l'Aigle (c'est-à-dire l'Empire), qu'on estimoit si fort, fit la poule devant le coq ».

L'empereur prit ses campements à Crèvecœur, prêt à décharger sa colère sur Cambrai, où il se fit recevoir comme empereur, et proposa aux bourgeois de bâtir à leurs frais une citadelle qu'ils garderaient eux-mêmes, pour se défendre contre les Français. Pour obtenir les ressources nécessaires, il frappa la ville et les villages voisins d'un impôt de cent mille florins avec défense d'appel quelconque. Nulle terre, nulle marchandise, nulle denrée ne fut exemptée. Il était dit : « L'impôt s'étend sur tout le Cambrésis, on paiera la » moitié des rendages sur toute espèce de propriété; le » fermier avancera la somme et le propriétaire lui en tiendra » compte sur ses fermages. Chaque lot de vin paiera dix » deniers tournois et chaque tonneau de cervoise quatre » patars ».

— Qu'on ajoute à ces impôts, déjà si lourds et prélevés avec la plus grande rigueur, les réquisitions d'hommes, de chevaux, de voitures et l'on comprendra facilement que les laboureurs, se trouvant dans l'impossibilité d'ensemencer leurs champs, les laissèrent généralement en friche. Puis, quel avantage les cultivateurs auraient-ils retiré de leurs travaux agricoles ? Ils étaient constamment harcelés par les Français, qui vinrent même, en septembre 1553, mettre le siège devant Cambrai, et en incendier les faubourgs. Ceux-ci étaient conduits par leur roi qui, au mois de Juillet 1554,

démolit les châteaux de Crèvecœur, de Lesdain et de plusieurs autres endroits, dont il brûlait en même temps les pauvres habitations. (*Manusc. de Cambrai*, N° 884, p. 140). En effet, pour construire la citadelle, Charles-Quint prit les ruines et les matériaux de la ville de Crèvecœur, des châteaux de Cuvillers, d'Escaudœuvres, de Ramilly, de Fontaine, de Saint-Aubert, de Cauroir et d'autres plus voisins, dit Le Carpentier, sans nommer Malincourt.

— Aux désastres des guerres politiques ajoutons ceux qui furent amenés par les hérésies de Luther et de Calvin. Vers 1566, des prédicants venus de Laon et de Saint-Quentin, avaient fait un certain nombre de prosélytes à Prémont, à Honnechy, à Saint-Souplet, à Inchy-Beaumont, à Cambrai, au Câteau. (*Hist. de Forest*, p. Poulet). — Plus tard ils eurent aussi de nombreux adeptes à Malincourt, qui avaient coutume d'enterrer leurs morts dans leur jardin. A Cambrai, ils se présentaient en armes devant les magistrats et tenaient sur la grand'place des assemblées menaçantes. On les voyait abattre les statues dans la ville, les croix dans les cimetières, outrager un calvaire aux environs de Crèvecœur, et se rendre coupables de mille autres indignités. Maîtres du Cateau, ils saccageaient les églises et les chapelles (*Archives du Cateau*) et souillaient les choses sacrées. Quelques-unes de leurs bandes, placées dans le bois de Walincourt, répandaient une si grande terreur dans la contrée, que le titre de Luther y resta longtemps synonyme de brigand. Pour mettre fin à tous ces désordres, il ne fallut rien moins qu'un régiment d'infanterie parti de Valenciennes, sous les ordres du comte de Mansfeld, 200 soldats de Cambrai et quelques centaines de bourgeois.

De son côté, Monseigneur Louis de Berlaumont fit rechercher et mettre par écrit les coutumes du Cambrésis, afin que, les textes des lois et usages étant rédigés avec clarté, il fut rendu, à l'avenir, meilleure et plus prompt justice et « que bon ordre et police soit observé et gardé » (*Hist. du Cateau*, par Méresse). « Or donc, Louis de Berlaumont, archevêque de Cambrai, ayant faist émologuer les coutumes de Cambrai, ordonna à tous ceulx du clergé, seigneurs, gentilshommes et aultres manans et habitans

» de la diète ville de Cambrai et païs de Cambrésis, de » comparoir » au palais archiépiscopal au jour de leur publication fixé au 26 avril suivant. Yolente de Werchin, veuve de Hugues de Melun, seigneur de Wallincourt, se fit représenter en cette circonstance par Gautier de Huil, son bailliy « ad cause de sa terre de Malincourt ».

Notre village ne jouissait donc que d'une paix relative, lorsque Baudouin de Gavre, baron d'Inchy, s'empara par surprise de la citadelle de Cambrai (1577) et s'en fit reconnaître gouverneur, en chassant les Espagnols, dont la domination était devenue odieuse aux Cambrésiens. Mais la tyrannie du nouveau gouverneur leur fut bientôt plus odieuse encore.

D'Inchy, sentant qu'il avait autant besoin d'être défendu contre la plupart des Cambrésiens que contre les Espagnols, offrit le protectorat de Cambrai au duc d'Anjou, frère du roi de France, qui s'empressa d'accepter.

Le roi Philippe II ne pouvait voir d'un œil insensible cette usurpation du baron d'Inchy. En 1579, le duc de Parme, gendre de Charles-Quint, vint à la tête d'une troupe d'Espagnols ravager le Cambrésis et assiéger la ville. Après l'avoir longtemps bloquée, il fut obligé, le 17 août 1581, de se retirer devant le duc d'Alençon (précédemment appelé le duc d'Anjou), lequel entra dans la place le lendemain. (*Manuscrit 670, Bibl. Cambrai*).

Dès le début des opérations, Pierre de Melun, seigneur de Malincourt, s'était rangé aux côtés du duc d'Alençon. Cette conduite fut sévèrement jugée par Philippe II. Le 18 Février 1582 et le 20 Juillet 1584, il confisqua tous les biens de Pierre. Par contre, Robert son frère, resta fidèle au roi d'Espagne qui, pour le récompenser, « lui fit don général, » sans en rien excepter, de tous les biens, fiefs, terres et » seigneuries qui avoient appartenu à Pierre de Melun, son » frère, cy-devant prince d'Epinoy, qui les avoient fourfaict, » au moyen de ses félonies, port d'armes, rébellion et crime » de lèze-Majesté ». — Ce Pierre de Melun mourut par l'explosion d'un brulôt, au siège d'Anvers, lorsque les Espagnols reprirent les Pays-Bas, en 1585. après la mort du duc d'Anjou.

Au baron d'Inchy, le duc d'Alençon substitua Jean de Montluc, sieur de Balagny, comme gouverneur de la citadelle de Cambrai : tyran, avare, cupide, injuste et sévère, il traita Cambrai et les contrées voisines avec plus de cruauté encore que le baron d'Inchy. Ses gens tombaient à l'improviste dans les villages, « faisoient sonner les cloches, où cloche y avoit, » pour assembler le curé, le mayeur, et les échevins et toute » la plus grande partie de la communauté; et eux là venus, » Messieurs les Cambrésiens leur faisoient une harangue » avec de beaux gros propos, meslangez de menaces, qu'ils » eussent à faire déclaration de tous et quelconques biens, » terres labourables et autres... et d'icelles déclarations en » faire coyers (cahiers) et les délivrer es mains des receveurs » des confiscations... Puis après, demondoient au pasteur du » lieu s'il estoit admis (ami) de M. de Balagny; s'il respon- » doit qu'ouy, il estoit bien caressé; mais si non, il estoit » prins prisonnier et emené en Cambray, puis renouvelloient » la loy (mayeur et eschevins) de gens qu'il leur estoient » fidelles ». (Bibliot. de Cambrai, *Man. 881*).

Venu mettre le siège devant Le Catelet (1584) M. Balagny ne manqua pas de ravager Gouy, Beaurevoir, Malincourt, Crèvecœur, Aubencheul-au-Bois, Villers-Outréaux, afin de ne laisser aux troupes ennemies, ni vivres, ni refuges. Tout fut mis à feu et à sang; les fermiers accablés d'impositions qu'ils ne pouvaient payer, furent incarcérés dans la forteresse du Catelet et n'en sortirent qu'en 1598.

A ce véritable banditisme du tyran de Cambrai, s'était ajoutée, pour ruiner nos malheureuses populations une sécheresse extraordinaire. « L'année fut si contraire, que depuis » environ le mois d'avril jusqu'au demi mois de juillet le » bled fut si cher, que personne, si vieille que ce fût, ne » l'avoit encore vu si cher, car chose véritable comme la » sainte Evangile de Dieu, le bled se vendoit quinze florins » le mencaud de Cambrai, s'entend en monnaie de Flandre... » En ce temps-là, tous grains étoient cher à l'avenant du » bled, tellement que les pauvres gens furent contraints de » manger du pain d'avoine et autres grains avec telles » autres choses qu'ils pouvoient avoir, et étoit chose la plus » pitoyable qui se peut excogiter, voyant les gens se pro-

» mener par les rues tout exténués de chair et de sang... et  
 » y avoit des pauvres femmes qui alloient autour des roues  
 » du moulin ramasser les poussières tombantes desdits  
 » moulins pour faire des petits tourtons ou gâteaux cuits  
 » sur les braises, chose plus mal goutable qu'on scauroit  
 » penser ». C'était en 1586.

Heureusement pour la contrée, la puissance de l'audacieux Balagny touchait à sa fin. Il fut assiégé dans Cambrai par le Comte de Fuentes qui venait de prendre le Catelet. Grâce à la complicité des Cambrésiens, sous la conduite d'Antoine de Villers-au-Tertre, seigneur de Ligny, les Espagnols pénétrèrent dans la ville et y furent accueillis comme des libérateurs. Toutefois les hostilités entre Français et Espagnols continuèrent jusqu'en 1598, époque où fut signé le Traité de Vervins, par lequel Philippe II abandonnait toutes les places qu'il avait conquises dans le Nord. De plus, une clause de ce traité nous intéressait particulièrement. On se souvient qu'en 1582 et 1584, le roi d'Espagne avait dépouillé Pierre de Melun, seigneur de Malincourt, au profit de son frère Robert. Ce Robert, étant mort sans enfant, les biens étaient passés à Anne-Marie de Melun, sa nièce, mariée au prince Lamoral, comte de Ligne. Or, au traité de Vervins, Henri IV fit stipuler que ces biens de Pierre de Melun seraient rendus à ses enfants. Ainsi, malgré les protestations de la princesse de Ligne, le fils aîné de Pierre, Guillaume de Melun, redevint seigneur de Malincourt. Ce différend qui divisa les maisons de Melun et de Ligne, depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1721, fut plus qu'une simple querelle de famille, puisque, portée sur le terrain diplomatique, il constitua jusqu'au bout une question internationale. Le 19 Avril 1602, un accord fut signé à Nieuport et en 1721 l'arbitrage fut imposé aux de Melun et aux de Ligne par le Gouvernement Français et par l'Empire. (A. Boequet). (*La Société d'Emulation de Cambrai*. Tome 54, p. 214).

Après la paix de Vervins, Malincourt put se remettre des maux que lui avaient causés les troubles religieux et la domination du baron d'Inchy et de Balagny. C'est seulement dans la dernière période de la Guerre de Trente ans (1635-

1648), époque où la France commença à reprendre à l'Espagne ses anciennes possessions des Pays-Bas, que le village fut totalement détruit.

En Juillet 1635, une partie de l'armée du Nord, commandée par le maréchal de Chaulnes, gouverneur de la Picardie, campa à Marcoing et jeta l'épouvante dans tout le pays. De là, elle se porta sur Vendhuile et y séjourna quelque temps. Le marquis de Rambures, sur l'ordre du maréchal, brûla et ravagea les campagnes de Masnières, Rumilly, Crèvecœur, Malincourt, y mettant tout à feu et à sang, puis descendit sur Saint-Souplet où les deux forts se rendirent à discrétion. De Malincourt, comme du Catelet qui, à cette époque, fut pris par les Espagnols et repris ensuite par les Français, il ne resta pierre sur pierre : De là vient l'expression, usitée encore de nos jours : « Rasé comme le Catelet ». Nos pères durent s'abriter dans les bois voisins ou dans les souterrains et de là, venir rebâtir leurs maisons qu'ils placèrent au fond de la vallée pour qu'elles fussent moins exposées aux coups des ennemis.

Cependant, en cette même année 1635, Malincourt ne put se soustraire aux rapines d'une bande d'aventuriers picards et artésiens, dirigés par un certain Marotel, dont le nom seul portait la terreur dans les campagnes. Ce Marotel avait pour refuge la petite ville d'Honnecourt.

Quatorze ans, plus tard, 24 Juin 1649, le comte d'Harcourt, commandant les troupes Françaises, dut abandonner le siège de Cambrai : « Or, le dimanche 4 Juillet » suivant, sur les 2 heures du matin, (ils) se retirèrent 2 » lieues, par delà Cambrai, à Crèvecœur, Esnes, Walincourt, » Malincourt, et autres villages, brûlants censes, châteaux, » villages et abbâies, faisant des ravaiges et plaiges par » tous les pais de Cambrésis ». Voilà donc la misère installée à nouveau dans notre région, misère qui ne trouva de remède que dans la Paix des Pyrénées. Ce traité, termina en 1659 une guerre qui avait duré trente ans, qui fit périr deux millions d'hommes, dans laquelle le Cambrésis fut harcelé ou ravagé chaque année et la ville de Cambrai trois fois attaquée par les Français.

Sans doute le Cambrésis n'était pas encore aux mains

du roi de France, mais ce n'était que partie remise. Le 5 Avril 1677, une brèche ayant été faite à la courtine du château de Selles, le comte d'Auvergne sommait la ville de se rendre. La garnison espagnole résistait encore deux mois enfermée dans la citadelle, mais bientôt Louis XIV faisait son entrée solennelle dans la cité redevenue française pour toujours. La tradition rapporte, que pour se rendre à Cambrai, Louis XIV passa par Malincourt et mit pied à terre à la Sablonnière, sur le chemin de Beurevoir.

A partir de cette époque, le Cambrésis, qui comprenait 128.408 mencaudées, le Hainaut et la Flandre Wallonne ayant été réunis à la France par le Traité de Nimègue (1678), notre région cessa de payer aux Comtes de Flandre le droit de gavène, perçu par eux depuis plus de six siècles.

De plus, après 1678, il fallut un certain temps pour que se fit la fusion entre Français et gens des Pays-Bas. François Philippe de Melun, seigneur de Malincourt, ne voulut pas servir le nouveau pays et continua, avec ses fils, son dévouement à l'Espagne.

La même antipathie régna dans le peuple. Les enfants, ceux surtout qu'on appelle les « gamins », trahissent souvent dans leurs jeux et dans leur langage, les opinions de leur localité et de leurs familles. Il y a de ces expressions enfantines et vulgaires qui sont la peinture d'une époque. Ainsi la tradition rapporte qu'autrefois les gamins de chez nous et des localités limitrophes, se traitaient, les uns « de sales françaises » et les autres de « boyaux rouges ». Tout porte à croire que cette expression remonte à la domination espagnole et serait vieille de plus de 400 ans.

— Le pays jouissait des bienfaits apportés par la paix de Nimègue ; quand survint le fatal hiver de 1709, l'un des plus terribles dont l'histoire ait conservé le souvenir ; longtemps il fut connu dans notre pays sous le nom de « grand hiver » ou de « chère année ». Il fit d'abord un froid excessif qui dura plusieurs semaines ; la neige tomba en énorme quantité et couvrit longtemps le sol ; quand, après le dégel, les cultivateurs examinèrent les champs, ils constatèrent avec stupeur que les germes étaient pourris dans la terre, et il fallait partout labourer ce qui avait été

ensemencé. De là, une grande disette et une extrême cherté des vivres. Faute de blé on distribua, en certaines communes, de l'avoine aux habitants. Le thermomètre descendit à 23° au-dessous de zéro, c'est-à-dire plus bas qu'en Sibérie dans les hivers ordinaires, où le froid n'est que de 13 à 14 degrés. A Bouchain, les glaces étaient si fortes qu'on osait y passer avec des chariots chargés de foin, et nos mulquiniens ne parvenaient à travailler en cave qu'en faisant de grand feu. A ce fléau s'ajouta celui de la Guerre de la Succession d'Espagne. En 1709, ce fut la désastreuse bataille de Malplaquet et en 1711, le siège héroïque de Bouchain — 1712, vit changer la fortune de la France, et, la victoire de Denain, illumina d'un dernier rayon de gloire le déclin d'un grand règne.

Malheureusement pour nous, Malincourtois, afin de porter secours à Landrecies investi par les armées alliées (Anglais, Autrichiens), le maréchal de Villars passa l'Escaut avec l'armée française le 19 Juillet 1712 et traversa Crèvecœur et le Catelet. Ce passage de troupes laissa une fois de plus le pays entièrement ruiné.

— L'hiver de 1740, ne fut guère moins désastreux que celui de 1709. D'après les *Mémoires chronologiques*, la gelée commença le 6 Janvier et dura jusqu'au 9 Mars. Le 10 Janvier, il fit un si grand vent de bise qu'il était presque impossible d'y résister : plusieurs voyageurs moururent de froid. Cette gelée amena une extrême misère.

Pour secourir ses vassaux, Marie-Ledic-Albertine de Melun, dame de Malincourt, distribua d'abondantes aumônes, donnant elle-même aux plus pauvres de la soupe, des vêtements et de quoi pourvoir à leurs besoins. (M. Blin).

D'après les *Archives Communales* l'an 1741, il y eut beaucoup de malades, 27 décès, dont 14 depuis le 3 Septembre jusqu'au 14 Novembre. La misère se fit encore sentir en 1742, car il y eut 34 sépultures, contre 15 ou 16 en année ordinaire.

A part ces mauvaises années, il semble qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la situation de nos paysans était assez favorable. Cependant « les campagnes souffraient des abus qu'amenaient les vices » de l'ancien régime : absence de toute représentation

» nationale depuis un à deux siècles, droits surannés de la  
» noblesse et des institutions privilégiées ; inégalités  
» choquantes, entraves au commerce et à la circulation des  
» céréales de province à province, mauvaise organisation  
» pour la collection des impôts et l'administration de la  
» justice. Les écrits et les pamphlets dans lesquels les  
» publicistes et les avocats, les bourgeois et les nobles eux-  
» mêmes attaquaient ces abus, avaient pénétré partout et  
» semé des germes de mécontentement et des désirs de  
» réforme. *Histoire d'Iwuy* ». Pour donner satisfaction à  
ces aspirations légitimes, Louis XVI convoqua les Etats  
Généraux à Versailles, le 4 Mai 1789.